

# La doctrine de l'accommodation chez Calvin

## Commentaires sur les réflexions de Vern Poythress exposées dans *Racheter la science*

*Jean-Marc Berthoud*

Je me permettrai de commenter les remarques de Vern Poythress, un éminent théologien et apologiste réformé.

D'abord, quelques remarques générales sur la doctrine de l'accommodation chez Calvin. La question est éminemment philosophique et a évidemment des implications théologiques et pratiques.

Il y a trois manières de vouloir connaître Dieu :

1) *L'univocité* – la pensée de l'homme est ici sur le même plan que celle de Dieu. Dieu et l'homme sont sur le même plan épistémologique. Dans cette perspective l'homme devient Dieu. C'est la position du déisme du XVII<sup>e</sup> siècle. L'on évacue alors la transcendance de Dieu, l'on est alors dans la seule immanence. Cela tend au panthéisme. La science mathématique moderne a un caractère conceptuel fortement univoque et binaire.

2) *L'équivocité* – il n'y a aucune correspondance entre Dieu et l'homme. La pensée de l'homme ne peut absolument pas arriver à une connaissance conceptuelle de Dieu. Dieu est littéralement le Tout autre. C'est la position, en général, de la modernité. La connaissance de Dieu est de l'ordre de l'intuition, de l'émotion, de l'extase, de l'irrationnel. On a affaire ici d'abord à Kant, puis à Kierkegaard (avec certaines nuances) et, enfin, à Karl Barth et à ses disciples, tel Jacques Ellul.

3) Enfin, il y a la position vraiment chrétienne qui affirme, tout à la fois, et dans un même mouvement, la transcendance de Dieu et son immanence.

(a) Il est tout autre.

(b) Il est présent partout.

C'est ce double aspect, reflété dans toutes les œuvres de Dieu (en particulier dans l'homme, image de Dieu) qui permet la communication (*analogique* – Thomas d'Aquin – ou *accommodée* – la tradition calvinienne réformée) de Dieu. Car Il accommode sa majesté à la petitesse de l'homme; la possibilité pour l'homme de connaître Dieu par une connaissance (*analogique* – Thomas d'Aquin – ou *accommodée* – la tradition calvinienne réformée).

Ajoutons que cette connaissance *analogique* et *accommodée* est tout à la fois exacte et non univoque. L'homme peut connaître Dieu dans certaines de ses *manifestations*, mais pas dans son *essence*, dans son être propre. Dieu reste Le transcendant. Mais cette connaissance limitée – analogique ou accommodée – que l'homme peut avoir de Dieu est réelle, véritable, mais jamais exhaustive, complète, pour tout dire *univoque*.

Les orthodoxes affirment cette même distinction dans notre connaissance de Dieu par les mots *ontologique* (selon son *essence*, son être intérieur) et *économique* (selon ses *énergies*, sa manifestation vers l'extérieur)<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voyez à ce sujet le lien suivant, définissant la position des orthodoxes d'Orient (ici inspirée par Vladimir Lossky,

La nature *ontologique* de Dieu (*ad intra*, son essence divine propre) est inconnaissable à l'homme du fait de sa nature de créature. Il s'agit de la *théologie apophatique* qui nous enseigne que Dieu, en Lui-même, est inaccessible – indéchiffrable – aux humains.

La nature *économique* de Dieu (*ad extra*, sa révélation vers l'extérieur) est connaissable par analogie-accommodation au travers de ses œuvres. Cette *théologie cataphatique* nous est accessible :

- a) par la création et ses ordres variés dont le sommet est l'homme, image et ressemblance (*analogique*) de Dieu;
- b) par l'action déchiffrable de Dieu dans l'histoire, tant celle du passé que du présent, connaissance de l'action providentielle de Dieu dans l'histoire (dans l'espace et dans le temps), mais cela aussi de manière *analogique* par la pensée humaine, éclairée par la Bible, des événements;
- c) par la conscience du bien et du mal en l'homme;
- d) par excellence, par la Bible, elle aussi œuvre divine analogique accommodée, à la fois pleinement humaine et pleinement divine;
- e) enfin, et par-dessus tout), par l'Incarnation du Fils de Dieu fait homme : pleinement Dieu selon sa divinité, pleinement homme selon son humanité. Connaissance de Dieu rendue par son humanité, le second Adam, image parfaite de Dieu.

*Qui m'a vu*, [dit le Christ de son humanité seule visible aux hommes], *a vu* [de manière analogique, de par son image parfaite qu'est le Christ, Dieu fait homme] *Dieu* [Lui dont la nature propre est d'être invisible aux hommes].

*Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, Lui qui est dans le sein du Père l'a fait connaître* (Jean 1:18, version du Texte reçu) [cela également de manière analogique, au travers de la nature humaine du Fils de Dieu].

[Dieu] le bienheureux et seul souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu, ni ne peut voir : à lui, honneur et puissance éternelle ! Amen. (1 Timothée 6:15-16)

Quiconque a entendu le Père et reçu son enseignement vient à moi. Ce n'est pas que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu; lui a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit a la vie éternelle (Jean 6:45-47, aussi 1 Jean 4:12).

Cette distinction entre l'essence interne de Dieu et ses manifestations vers l'extérieur – entre l'ontologie divine et ses énergies – est attestée de manière très claire par la Bible.

Les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu; les choses révélées sont à nous et à nos fils, à perpétuité, afin que nous mettions en pratique toutes les paroles de cette loi (Deutéronome 29:28).

Cherchez l'Éternel  
Pendant qu'il se trouve;  
Invoquez-le,  
Tandis qu'il est près.  
Que le méchant abandonne sa voie,

Et l'homme de rien ses pensées;  
Qu'il retourne à l'Éternel,  
Qui aura compassion de lui,  
À notre Dieu,  
Qui pardonne abondamment.  
Car mes pensées ne sont pas vos pensées,  
Et vos voies ne sont pas mes voies,  
– Oracle de l'Éternel.  
Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,  
Autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies  
Et mes pensées au-dessus de vos pensées.  
Comme la pluie et la neige descendent des cieux  
Et n'y retournent pas  
Sans avoir arrosé, fécondé la terre  
Et fait germer (les plantes),  
Sans avoir donné de la semence au semeur  
Et du pain à celui qui mange,  
Ainsi en est-il de ma parole qui sort de ma bouche :  
Elle ne retourne pas à moi sans effet,  
Sans avoir exécuté ma volonté  
Et accompli avec succès  
Ce pour quoi je l'ai envoyée. (Ésaïe 55:6-11).

Puis le psalmiste nous dit :

Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,  
Autant sa bienveillance est efficace pour ceux qui le craignent;  
Autant l'Orient est éloigné de l'Occident,  
Autant il éloigne de nous nos offenses.  
Comme un père a compassion de ses fils,  
L'Éternel a compassion de ceux qui le craignent.  
Car il sait de quoi nous sommes formés,  
Il se souvient que nous sommes poussière. (Psaumes 103:11-14).

Voilà quelques justifications bibliques de l'option épistémologique analogie-  
accommodement.

Venons-en maintenant au texte de Vern Poythress.

**1.** Ce qu'écrit Poythress ici est exact :

Elles [*les personnes auxquelles d'adresse Genèse 1 et qui vivaient bien après le Déluge*] n'avaient pas une théorie scientifique élaborée concernant le monde pré-diluvien. Lorsqu'elles lisaient Genèse 1, elles avaient besoin que le texte leur décrive des choses qu'elles pouvaient identifier. Psaume 148:4 confirme que les « eaux au-dessus des cieux » étaient un élément qui leur était familier.

Mais ce besoin « que le texte leur décrive des choses qu'elles pouvaient identifier » est entièrement pareil pour nous.

L'auteur de la Genèse, Moïse, n'avait pas nos connaissances scientifiques ni notre pensée scientifique moderne. Mais ce qu'il écrivait devait bien correspondre à la réalité. Il devait y avoir un rapport ontologique entre ses affirmations sur la création de l'univers et ce qui s'était effectivement passé lors des six jours et ce qui se passait encore dans l'ordre de la nature de son temps. Cette unité dans le temps de l'ordre de

la nature doit aussi être vraie pour nous si nous devons comprendre ce qui est écrit dans ces chapitres de la Genèse et, par ailleurs, dans toute la Bible.

Ce que Moïse avait (et avec lui tous les auteurs de la Bible), et ce que nous n'avons plus, est une cosmologie correcte de tout l'univers.

Leur cosmos (qui est le cosmos de la réalité, ce qui n'est plus le cas pour le cosmos de la science moderne) commençait avec

**(I) la terre**, centre de l'univers, donc le cœur de l'œuvre divine. Au-dessus de la terre et l'entourant se trouve

**(II) le premier ciel, l'atmosphère**, ce que la Genèse appelle *l'étendue*. Comme c'était le cas au commencement (mais depuis le Déluge de manière moindre), cette étendue-atmosphère contient toujours de grandes masses de vapeur d'eau. Tout le monde sait que la pluie tombe des nuages. Certes, ces masses de nuages devaient être plus considérables avant le Déluge qu'après. Mais ici l'interprétation de Jean Calvin et de Thomas d'Aquin est exacte : il s'agit des nuages de l'atmosphère terrestre.

Calvin pense qu'elles réfèrent aux nuages.

Thomas d'Aquin semble être en faveur d'un point de vue similaire lorsqu'il dit que le "firmament" ou "étendue" pourrait être "cette partie de l'atmosphère où les nuages subissent la condensation," et où "les eaux qui sont au-dessus du firmament sont les mêmes que celles qui, lorsqu'elles s'évaporent et montent dans l'atmosphère, sont la source des pluies" (Thomas d'Aquin, *Summa theologiae* [texte en latin et traduction anglaise], New York: Blackfriars & McGraw-Hill, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1964, 1a. q. 68, 1, p. 75, et 1a. q. 68, 2, p. 79).

Puis vient :

**(III) le deuxième ciel** : les galaxies d'étoiles. Enfin nous avons :

**(IV) le troisième ciel** dont parle Paul, les cieux des cieux, là où se trouve Dieu.

Je connais un homme en Christ qui voici quatorze ans – était-ce dans son corps ? Je ne sais; était-ce hors de son corps ? Je ne sais, Dieu le sait – fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme – était-ce dans son corps ou sans son corps ? Je ne sais, Dieu le sait – fut enlevé dans le paradis et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer. (2 Corinthiens 12:2-4).

Ce que je veux affirmer ici avec la plus grande force, c'est que ce troisième ciel, dans la pensée de la Bible, fait intégralement partie du cosmos (tout en lui étant d'une certaine manière étranger). Il en est le point culminant et décisif, le couronnement, celui d'où part toute l'action *ad extra* de Dieu, vers lequel regardent toutes les créatures (par leur nature même d'être créées) afin de glorifier leur Créateur. Pour la Bible, sans ce lieu central – le troisième ciel – d'où le Dieu totalement transcendant, omniscient et tout-puissant, soutient et gouverne, par son immanence, toutes choses, rien dans l'univers ne serait véritablement compréhensible.

Ce qu'a fait la science moderne fut d'enlever à l'univers son poste de commandement divin, son point de référence céleste, ce par quoi toutes choses dans les cieux (les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cieux) et sur la terre, subsistent. En refusant les causes finales et formelles d'Aristote, la science moderne a décapité l'univers. La science moderne, qui a accompli ce haut fait, a ainsi rendu insensés et stupides ceux qui ont accepté la vision

moderne d'un cosmos sans tête, sans Dieu, sans boussole, sans étoile polaire, sans repère dans le ciel, auprès de Dieu. Ils imaginent cette décapitation de l'univers comme fait accompli. Il s'agit, au contraire, d'une illusion, d'une utopie, d'un songe dans les nuées, celui décrit par Jonathan Swift de la cité savante de Laputa, cette île suspendue dans les airs du *Voyage de Gulliver*. Ce cosmos utopique a été suscité par la volonté d'autonomie d'une connaissance fautive écartant le Dieu Créateur et Rédempteur de la réalité. C'est là le fruit ultime de l'arbre interdit. En s'attachant à cet arbre – il s'agit de la volonté de l'homme de déterminer par lui-même les premiers principes de l'univers et de la loi morale – les hommes, nos contemporains, en sont devenus éternellement stupides, aveugles, sourds-muets et insensibles à la vérité que manifeste le cosmos réel, tel qu'il fut créé par Dieu, tel qu'il subsiste aujourd'hui, tel que nous le voyons de nos yeux, chaque jour que Dieu fait !

Je ne vois pas pourquoi, pour comprendre que l'eau nous vient d'en haut, du premier ciel où se trouvent les nuages, il serait nécessaire de disposer d'une connaissance scientifique et technique moderne. Bien au contraire, sans comprendre que cette technique doit s'ancrer dans l'univers véritable soutenu et gouverné par Dieu, le cosmos biblique décrit en Genèse 1 à 3, cela dans le langage qui lui est, par analogie (ou par accommodement), approprié, toute cette prouesse technique moderne n'en devient qu'absurdité sans queue ni tête. Il s'agit en fait (si nous lui accordons témérement une importance intellectuelle déterminante) d'un terrible encombrement pour notre pensée. Cela l'empêche de comprendre le caractère propre au véritable cosmos divin, univers ancré sur le troisième ciel. Sans cet ancrage, l'accès à la réalité de l'œuvre de Dieu ne nous sera guère possible.

## 2. Quel sens devons-nous donner à cette phrase de Poythress :

Mais il est possible qu'une personne ordinaire de l'Antiquité ne connaisse pas les détails scientifiques, par exemple le fait que la vapeur d'eau existe sous une forme invisible avant de se condenser sous la forme de nuages ou de pluie.

Comment « une personne ordinaire » de l'Antiquité ne parviendrait-elle pas à comprendre que l'eau, qui bouillait dans un récipient placé sur le feu, se transformait alors en vapeur en s'élevant vers le ciel ? Que cette même eau en venait aussi à tomber plus tard de ce même ciel atmosphérique ? Quelles inanités sortent de notre casserole technique !

Il écrit encore :

Ces détails ne sont pas pertinents dans le cadre du but assigné par Dieu à Genèse 1.

Mais le cadre cosmique d'origine divine dans lequel ces détails se manifestent, cadre aujourd'hui oublié par tous, est, bien au contraire, d'une pertinence extrême !

## 3. Poythress écrit :

Mais les anciens savaient suffisamment bien que la pluie venait des nuages.

Ainsi aurait dit aussi M. de La Palice ! Bien malins ces anciens du temps de la Bible qui croyaient ce que voyaient leurs yeux et refusaient les « détails techniques » dont leurs voisins païens raffolaient (et dont nous autres modernes, néo-païens, sommes pareillement si friands!).

4. Ce dont Poythress ne semble pas avoir la moindre idée est le fait que si cette expression, les « fenêtres du ciel, » réfère certes d'abord aux nuages (comme en étant une « image colorée »), elle parle cependant aussi d'une autre fenêtre, celle de ce troisième ciel oublié, celui d'où Dieu envoie en tout temps sur la terre, par sa providence toute-puissante, et les biens et les maux. On voit bien ici que la mentalité formatée par un cosmos moderne privé de telles fenêtres divines nous conduit à oublier Dieu dans toute notre réflexion sur le monde des phénomènes physiques. Poythress évoque le souvenir d'un ami, dont les connaissances n'étaient pas celles d'un érudit biblique, lui décrivant une expérience où il affirmait que « les cieux s'étaient ouverts » et qu'une forte pluie en était tombée. Cet ami avait gardé l'usage normal de la langue anglaise, usage qui pouvait encore lui permettre de comprendre que le ciel dont il était question pouvait ne pas simplement se limiter au premier ciel atmosphérique des nuages ! La diversité de sens de ce mot tout simple de « ciel » pouvait encore permettre à l'esprit, non encore encombré par tout le fatras de cette sacro-sainte pensée « technique » moderne, d'un tout un chacun de toucher, à travers les phénomènes les plus ordinaires de la nature, aux réalités sublimes, transcendantes, divines du troisième ciel. Il est bien rare de trouver aujourd'hui quelqu'un qui, en entendant un présentateur de la radio annoncer les « nouvelles du ciel, » puisse imaginer que cette expression pourrait ne pas se limiter aux seules informations météorologiques ! Léon Bloy, ne pouvait-il pas encore s'écrier au début du XX<sup>e</sup> siècle : « Lorsque je cherche à connaître les dernières nouvelles, je lis Saint Paul ! »

5. Nous voyons ici comment l'usage des images les plus simples demande à nos pauvres esprits modernes les explications les plus étonnantes, les plus emberlificotées. L'univocité foncière de la méthode scientifique moderne rend souvent les hommes qui la pratiquent imperméables aux plus simples métaphores, à n'importe quelle espèce de pensée analogique. « Stupide à force d'instruction » est un dicton propre à une mentalité dressée par l'immense appareil technico-scientifique moderne à ne plus pouvoir percevoir les diversités si instructives du réel, à ne plus être sensible aux images si parlantes de la nature et de n'en plus pouvoir saisir ni le sens ni la portée de ses articulations. Il nous faut bien constater que cet immense appareil techno-scientifique éducatif n'est autre qu'une machine à tuer le caractère analogique (mais aussi ontologique !) d'une intelligence imaginative du réel !

6. Ce point est très intéressant. On commence à y apercevoir la manière dont pourrait s'articuler ce qui se passe dans le « premier ciel, » l'atmosphère, au « troisième ciel », d'où partent toutes les interventions morales, spirituelles et physiques – les bénédictions et les malédictions de l'alliance créationnelle – de Dieu dans le monde, la terre des hommes. Cependant, en esprit docile à la modernité, Poythress ne parvient pas à nous indiquer à quel point de telles expressions toutes naturelles laissent percevoir le caractère intrinsèquement « moral » et divinement « allianciel » de l'univers, un cosmos d'où le Dieu Créateur et providentiel n'est aucunement étranger, comme cherche à nous le faire croire la vision du cosmos présentement dominante.

7. Poythress montre ici qu'il commence à échapper au réductionnisme athée propre au cosmos scientifique moderne, pour se rapprocher de la vision du monde des Hébreux ainsi que de l'usage normal du langage courant des hommes :

Le même mot traduit par « ciel » peut aussi dénoter le ciel invisible où Dieu est environné d'anges.

Voilà qui est une brèche percée dans le brouillard sémantique d'un monde devenu inintelligent à force d'être dominé par une vision d'un monde (d'un cosmos, de l'univers) sans Dieu, donc prétendument scientifique!

### **8. Mais quelle présomption scientifique moderne dans ce paragraphe.**

En fait, dans son discours adressé à Job, Dieu lui fait remarquer qu'il ne connaît pas les mystères de la pluie, de la neige et de la grêle (Job 38:22, 25-30). Prendre l'expression "les eaux au-dessus des cieux" comme un langage technique irait à l'encontre même de ce que Dieu affirme à propos des limitations des connaissances anciennes. La Bible décrit ce qu'une personne ordinaire pourrait observer au sujet du ciel au-dessus d'elle et de la pluie qui tombe.

L'un de mes amis, expert mondialement reconnu dans la science des plasmas, discipline scientifique qui cherche à comprendre comment se produit les changements d'états qui se manifestent en un seul objet (par exemple, le passage de la glace à l'eau, de l'eau à la vapeur, de la vapeur à l'eau, de l'eau à la glace), me disait que cette question était l'une de plus ardues de toute la physique et que l'on ne la comprenait toujours pas. Ce n'est donc pas seulement Job que Dieu pourrait traiter d'ignorant ! Nos techniques et nos connaissances dites « modernes » sont, certes, assez considérables. Mais combien de remarquables connaissances techniques manuelles n'avons nous pas, en revanche, perdues, suite à l'emprise toujours croissante de la dictature du mécanisme géométrique. Quelle différence, pour ne prendre qu'un exemple, entre l'art de faucher un pré avec une vieille faux bien affûtée et l'utilisation de la faucheuse qui ratiboise tout sans discrimination sur son chemin. Quelle éducation de toute la personne que ce travail si délicat, si attentif aux nuances du terrain, que l'art d'un faucheur habile. On pourrait en dire autant du casseur de pierres. Puis, quelle expression juste que celle du « travailleur à la chaîne » ou celle de l'« Internet. » Ne parlons pas ici de ces connaissances d'ordre spirituel dilapidées par l'aplatissement univoque et l'uniformisation utilitaire que nous propose notre pauvre univers économiste et techniciste !

### **9. Remarquons ici l'admiration sans bornes de Poythress pour les premiers pas faits par les Babyloniens vers une connaissance mathématique des mouvements des astres, et quel mépris pour ce qu'il appelle, en rustre intellectuel baconien :**

Mais elle avait tout de même encore des affinités avec les directions techniques de la science moderne. Comme la science moderne, elle se focalisait sur les phénomènes, incluant leurs détails quantitatifs, et ne s'arrêtait pas simplement aux explications métaphysiques et téléologiques très générales. C'était une espèce de protoscience.

Quel mépris pour toute cette intelligence spirituelle et divine des réalités terrestres ne trouve-t-on pas dans cette phrase d'une toute suffisante baconienne, bien étonnante sous la plume d'un théologien réformé de cette envergure. Les précurseurs babyloniens de la science moderne,

[...] ne s'arrêtaient pas simplement aux explications métaphysiques et téléologiques très générales.

La métaphysique bien comprise n'est autre que l'intelligence du sens profond des phénomènes si divers de la nature, sens qui n'est pas limité au domaine chiffrable d'une mentalité utilitariste uniquement concernée par ce qui est mesurable. Cette orientation est inévitablement destructrice de toute autre appréhension du sens si divers qu'ont le monde et l'existence humaine placés, comme ils le sont en fait, sous le

regard de la sagesse suprême du Créateur. Car cette sagesse fut inscrite par Lui dès le commencement dans la nature même de tout ce qu'Il a créé. La téléologie est la science des fins, dont cette fin suprême ultime de toutes choses, Dieu. C'est bel et bien ce Dieu Créateur, Sustentateur et Sens suprême de toutes choses, que la méthode même de la science moderne a, par sa construction d'un cosmos décapité du troisième ciel, c'est-à-dire de Dieu Lui-même, tenté d'extirper de notre monde. Rejeter la métaphysique et la téléologie d'une manière si péremptoire est la marque culturelle certaine d'une pensée qui a été, du moins partiellement, subjuguée par la modernité!

**10.** En ce qui concerne ce point, Poythress ne semble pas même percevoir à quel point les mythes créationnels des Babyloniens sur l'origine du monde, tout déformés qu'ils étaient par rapport à la vérité biblique, cherchaient du moins à se référer à des « dieux. » Quel appauvrissement total trouvons-nous par comparaison dans la légende moderne de l'origine « naturelle » de toutes choses, ceci au moyen d'un Big Bang mythique, prodigieuse explosion cosmique (véritable flatulence ?), autocréatrice de tout ce que contient l'univers! L'on pourrait exprimer cette haute pensée en anglais par une phrase peu révérencieuse : « In the Beginning was not the Word of God but a cosmic fart ! » Les récits mythiques babyloniens, si erronés, certes, « ne nous donnent pas de la science » ! mais ils cherchent du moins, certes à tâtons et bien abusivement, à orienter nos pensées vers quelque divinité, vers quelque chose de bien plus important que toute espèce de science, que n'importe quelle gnose mathématique, technique et utilitaire; vers ces dieux étranges qui se seraient trouvés à l'origine de l'univers. Notre science aux prétentions si élevées est, en fait, marquée de fond en comble par son caractère essentiellement nihiliste. Selon elle, ce ne serait sans doute pas des corps déchiquetés de pseudo-divinités qu'aurait surgi l'univers, mais à partir d'un néant autrement plus effrayant : de RIEN DU TOUT, d'une hypothèse flatulente non prouvée ! Car, répétons-le, la science moderne, dès le départ, s'est décapitée de Celui qui est, Lui, à l'origine de toutes choses. Notre époque en vient à poser comme axiome fondateur de sa science :

« De rien, tout vient ! »

Mais de pareilles préoccupations spirituelles, téléologiques et métaphysiques ne sauraient venir à l'esprit d'un théologien par trop marqué du néo-scientisme ambiant.

**11.** Pourquoi cette éternelle rengaine évoquant cette préoccupation obsessionnelle unique pour de nouvelles (et anciennes) :

[...] informations techniques sur le fonctionnement présent du monde.

Quelle obsession malade ne voyons-nous pas ici pour notre propre nombril technico-scientifique, décidément devenu le centre religieux d'un monde sans Dieu!

**12.** Ce paragraphe laisse songeur. N'y aurait-il pas un rapport insoupçonné entre l'intérêt des Babyloniens pour ces calculs astronomiques protoscientifiques (intérêt que ne connaît pas la Bible) et leur déformation religieuse du récit biblique originel de la création?

Genèse 1-3, comme nous l'avons indiqué, ne se construit pas sur les récits polythéistes, mais plutôt les répudie. Mais en ce faisant, le texte ne répudie pas les calculs astronomiques babyloniens ni ne les approuve.



Cette connaissance des structures « métaphysiques et téléologiques » de l'univers que nous fournit la Genèse se trouve exprimée dans une langue très belle, très simple et d'une grande sobriété. Les structures de la réalité que ces chapitres nous livrent sont certainement compatibles avec ce que la science moderne nous donne de vrai. Mais ici Poythress a raison : l'auteur ne s'intéresse pas du tout à de telles questions. Ce manque d'intérêt pour ce qui tend de plus en plus à être la passion toujours plus vive de notre civilisation (si ce mot est encore de mise!) devrait nous faire bien réfléchir à nos propres priorités technicistes et utilitaires, à la fois non métaphysiques et non téléologiques! Il est intéressant que Poythress puisse parler du fait que Genèse 1-3

[...] répond aux grandes questions sur le monde, les questions qu'une personne se pose pour avoir une orientation en ce qui concerne la signification de sa vie, la signification du monde qui l'entoure [...],

sans émettre le moindre mot sur la manière dont la science moderne aurait décapité l'univers physique créé par Dieu, tant de son sens métaphysique que de sa finalité divine.

**13.** Ce point contient enfin une réserve par rapport aux nouvelles sciences qui, même à une heure aussi tardive, est la bienvenue.

La protoscience joue un rôle subordonné à l'intérieur du « tableau général, » à savoir la relation entre Dieu et l'homme et le monde que Genèse 1-3 expose.

Il serait très souhaitable que la question de ce « rôle subordonné [de la science] à l'intérieur du « tableau général » du monde, » à savoir la relation de l'entreprise scientifique moderne à Dieu, à l'homme et au monde (le cosmos) qui l'entoure, devienne un thème majeur de l'apologétique chrétienne.

**14.** On en vient enfin à la question précise suivante :

Peut-on dire que les théologiens de la Réforme adhéraient majoritairement à l'approche de Calvin (l'accommodation)? Plus précisément, est-ce que tous les théologiens étaient de l'avis de Calvin que l'emploi du langage ordinaire dans la Bible exclut un sens littéral ou scientifique?

Que nous dit ce dernier point? Que veut dire Poythress lorsqu'il affirme que Genèse 1

[...] n'est pas de la science ni un substitut de la science [...].

Certes, il ne s'agit pas dans la Genèse d'un texte à proprement parler mathématico-expérimental, langage manifestement incompréhensible à la plupart des mortels. Il ne s'agit pas non plus d'« un substitut de la science, » comme le serait une banale vulgarisation scientifique. Mais ce que Moïse dit, même sur les « eaux [si mystérieuses placées] au-dessus de l'étendue » n'aurait pu échapper, comme Poythress lui-même le démontre, aux observations ordinaires des contemporains de Moïse sur l'ensemble des phénomènes naturels qui les environnaient. Calvin et Thomas d'Aquin ont sans doute raison de parler ici de « pluie » et de « nuages. »

Ce que Poythress ne perçoit, en revanche, pas du tout est que le texte de la Genèse contient une vision complète du monde qui inclut la réalité (même mathématique) de toutes les œuvres créées par Dieu, mais surtout leur finalité divine et leur caractère métaphysique. Sur ce dernier point, nous voyons l'ordonnance croissante en

complexité des créatures ainsi que leur capacité d'absorber les règnes précédents pour vivre, croissance qui va du temps (« au commencement »), à la matière (« les cieux et la terre »), pour parvenir à l'ordre matériel du monde, aux êtres vivants de plus en plus complexes. Cette progression métaphysique en six jours aboutira pour finir à l'homme, couronnement de toute l'œuvre de la création. Car l'homme, image et ressemblance de Dieu, être vivant, à la fois corporel et spirituel, assume en sa nature – unifiée mais duelle – l'harmonie de l'ordre spirituel (son âme) qui est si intimement associé à l'ordre matériel (son corps).

Cet ordre du monde complet se résume en les quatre causes d'Aristote : cause finale, cause formelle, cause efficiente, cause matérielle. Poythress ne remarque pas que la science moderne, dès sa naissance au début du XVII<sup>e</sup> siècle, a décapité l'ordre complet de l'univers, le rendant ainsi incompréhensible, en supprimant de toute la pensée scientifique moderne la cause finale, Dieu, et la cause formelle, la Parole de Dieu, la Bible, Révélation écrite qui manifeste le sens que Dieu a donné à toutes ses œuvres!

Poythress ajoute ici une remarque bien étrange :

Jean Calvin montre la manière de traiter ce genre de langage quand il considère Psaumes 148:4.

Que dit donc ce verset? Citons-le comme Poythress omet de le faire, citons ce texte tout entier, les versets 1-14 de ce Psaume magnifique à la louange du Créateur. Il n'est en fait guère autre chose que le résumé d'une nomenclature qui se veut complète de l'ordre de l'univers, du cosmos créé, au commencement et en six jours, par Dieu :

Louez l'Éternel !  
Louez l'Éternel du haut des cieux !  
Louez-le dans les hauteurs !  
Louez-le, vous tous ses anges !  
Louez-le vous toutes ses armées !  
Louez-le, soleil et la lune !  
Louez-le, vous toutes, étoiles lumineuses !  
Louez-le, cieux des cieux !  
Et vous les eaux qui sont au-dessus des cieux !  
Qu'ils louent le nom de l'Éternel !  
Car il a donné un ordre, et ils ont été créés.  
Il les a établis pour toujours et à perpétuité ;  
Il a donné une règle qu'il ne violera pas.

Louez l'Éternel depuis la terre,  
Monstres marins, et vous tous, abîmes,  
Feu et grêle, neige et brouillard,  
Vent de tempête, exécuter de sa parole,  
Montagnes et toutes les collines,  
Arbres fruitiers et tous les cèdres,  
Animaux et tout le bétail,  
Reptiles et oiseaux ailés,  
Rois de la terre et tous les peuples,  
Princes et tous les juges de la terre,  
Jeunes hommes et jeunes filles,  
Vieillards et enfants !  
Qu'ils louent le nom de l'Éternel !  
Car son nom seul est élevé ;  
Sa Majesté domine la terre et les cieux.

Il a relevé la force de son peuple :  
(Sujet de) pour tous ses fidèles,  
Pour les Israélites, le peuple qui lui est proche.  
Louez l'Éternel.

Voici la citation que donne Poythress du commentaire de Calvin du quatrième verset de ce Psaume :

La conjecture que certains ont faite, selon laquelle des eaux sont déposées au-dessus des quatre éléments, n'a aucun fondement; et quand le psalmiste parle de ces eaux comme étant au-dessus, il réfère clairement à la tombée de la pluie. C'est adhérer trop strictement à la lettre des mots employés que de concevoir qu'il y ait en quelque sorte une mer là-haut dans le ciel, où les eaux étaient déposées de façon permanente ; car nous savons que Moïse et les prophètes parlent ordinairement dans un style ordinaire, adapté à la capacité de compréhension la plus modeste. Il serait absurde, de fait, de chercher à réduire ce qu'ils disent à des règles de philosophie [...].

Rien dans ce que nous dit Calvin ici ne contredit ce que nous avons déjà déduit. Il critique, sans doute sans bien le comprendre, un commentaire scolastique, « les règles de la philosophie, » mais son explication de ce verset rejoint parfaitement celle que donne Thomas d'Aquin au sujet de ces « eaux au-dessus des cieux » situées dans le premier ciel, l'atmosphère, espace que la Genèse appelle aussi le « firmament, » étendue « ciel » entre la terre et les nuages.

— L'on constate un développement admirable dans ce psaume, dont le récit descendant correspond presque exactement au récit ascendant des six jours de la création.

— L'on commence par le haut, avec **le troisième ciel**, là où Dieu habite et d'où Il gouverne l'univers. Y sont mentionnés : l'Éternel, le haut des cieux, les hauteurs, tous ses anges, toutes ses armées.

— Puis le psalmiste passe **au second ciel**, celui des astres et des galaxies. Il y inclut : le soleil et la lune, toutes les étoiles lumineuses.

— Puis il revient au troisième ciel, les « cieux des cieux, » pour redescendre aux eaux qui sont au-dessus des cieux, les nuages au-dessus de l'étendue, du firmament, de l'atmosphère, eaux qui ne sont rien d'autre que les nuages que nous contemplons au-dessus de nos têtes. Voyez ici Genèse 1:1; 6-7 qui nous relate la séparation des eaux d'en bas, l'océan primitif, des eaux d'en haut, les nuages, ces « réservoirs » d'où sont venues les pluies diluviennes, écoulement d'eau vraiment inouï, qui provoquèrent (avec la libération des eaux souterraines d'en bas) le Déluge.

La création du monde et l'ordre dans lequel se manifesta les créatures se produisirent sur le seul commandement de la Parole de Dieu : *Lux fiat* ! Il dit; la lumière fut ! Et cet ordre est stable et c'est cette stabilité des lois de l'univers qui rend possibles les diverses sciences de la nature, car la règle établie par Dieu « dès le commencement » ne changera pas. Cette stabilité est aussi celle du langage commun, ordinaire des hommes, car l'ordre des réalités cosmiques que nomme ce langage ne changera pas.

Le psalmiste passe ensuite à la terre. D'abord il évoque les habitants des eaux; puis il nomme les manifestations atmosphériques du premier ciel : feu (éclairs) et grêle; neige et brouillard; enfin, les vents de tempête.

Il s'agit ensuite des arbres et des cèdres, des animaux, sauvages et apprivoisés; des reptiles et des oiseaux.

Puis viennent les rois et les peuples; les princes et les juges. Jeunes hommes et jeunes filles, vieillards et enfants. Tous les habitants de la terre sont nommés (il s'agit d'une nomenclature complète par couples) avec la création tout entière : la terre ainsi que les trois cieux qui sont ainsi constitués en un univers. Ils sont appelés, avec tout ce qui les habite, à louer leur Créateur, leur Ordonnateur, leur Sustentateur et leur Dieu.

Pour finir, le psalmiste évoque le peuple de Dieu, les Israélites, peuple qui, de tous les peuples de la terre, est le seul alors qui lui soit proche et dont la vocation sera, avant toutes choses, de rendre louange et gloire à l'Éternel.

Toute la création est ici convoquée par le psalmiste. Il s'agit de la cosmologie complète du monde créé. Elle va du troisième ciel, où Dieu siège sur son trône de gloire, aux habitants du ciel sidéral, des airs, des eaux et de la terre.

Calvin écrit :

[...] nous savons que Moïse et les prophètes parlent ordinairement dans un style ordinaire, adapté à la capacité de compréhension la plus modeste.

Voici la célèbre doctrine de l'« accommodement, » allant de Dieu à la modestie de ses créatures qui anime toute l'œuvre de Jean Calvin. Souvent Calvin parle avec un certain dédain des « plus modestes » des humains à l'ignorance et la simplicité desquels Dieu doit s'adapter, s'accommoder. Il les appelle le vulgaire, le peuple, les petites gens. Dieu s'adapterait alors, selon sa manière de s'exprimer, aux incapacités intellectuelles du bas peuple; faut-il comprendre qu'aux instruits il pourrait alors tenir un autre langage plus proche du sien, propre aux savants, aux intelligents, aux instruits?

Mais, même pour Calvin, avec ses expressions parfois abruptes, orientées par un pli socialement intellectualiste, la doctrine de l'accommodement n'a au fond guère à voir avec de telles considérations sociales et éducatives. Bien plutôt, cette doctrine indique pour lui que Dieu, par son abaissement à l'égard de sa créature, adapte sa majesté en elle-même inaccessible aux hommes, à la condition humaine normale. Cette condition « ordinaire, » nous dit justement Calvin, est celle de sa créature, du langage courant des hommes ainsi que de la création elle-même. Car la création, dans la réalité de son épaisseur créée, est elle aussi un reflet accommodé de l'intelligence et de la gloire suprême de son Créateur. Il ne s'agit donc pas, dans la doctrine calvinienne de l'accommodation de Dieu aux hommes, d'adapter un langage savant, cultivé, académique exact aux incapacités linguistiques et intellectuelles grossières des gens frustes, peu instruits, celles des « idiots » et des « simples. » Il s'agit, bien au contraire, d'adapter les pensées inaccessibles de Dieu à la capacité intrinsèquement limitée de l'intelligence et des langues de ses créatures humaines. Il est donc question ici d'une divine condescendance à l'égard de tous les hommes, qu'ils soient instruits ou ignorants!

Dans cette perspective, le « style ordinaire, » « adapté à la capacité de compréhension des plus modestes » passe par cette forme littéraire biblique souvent d'apparence fruste, rudesse de langage qui parfois rebute le styliste Calvin lui-même. Cette rudesse littéraire se manifeste cependant, dans sa sobriété, dans sa simplicité même et dans sa solidité être le véhicule approprié à la formulation des vérités les plus hautes, les plus sublimes. C'est ce langage de base, celui des plus simples, langage dont les mots simples collent à la réalité des formes créées, qui s'avère en fait être le style le plus approprié aux matières divines qu'expriment, avec une telle justesse et

une telle beauté, les Saintes Écritures. Partout, dans la Révélation divine, ce sont l'humilité, la faiblesse, la modestie qui sont la forme la plus adéquate à exprimer les vérités divines les plus élevées. Et cette simplicité est, elle aussi, la manière suprêmement apte – comme nous venons de le voir avec le Psaume 148 – à décrire cet ensemble hiérarchique d'une pleine harmonie en laquelle se trouve constituée toute la réalité si diverse du cosmos biblique. Elle va des cimes du troisième ciel, où Dieu le Père règne sur son trône dans le palais de sa gloire avec le Fils et le Saint-Esprit, avec ses anges et ses saints, jusqu'aux abîmes insondables de la mer.

Mais citons amplement le commentaire de Jean Calvin que mentionne en passant Vern Poythress :

En quoi [la louange du soleil et de la lune] aussi est obliquement taxée l'ingratitude des hommes ; car quiconque sera tant peu attentif à considérer les œuvres de Dieu, il orra [entendra] une telle mélodie. Car le soleil ne loue-t-il pas son ouvrier tant par sa clarté que par sa chaleur et les autres dons singuliers ? Quand les étoiles parachèvent leurs cours et illuminent et ornent le ciel, ne publient-elles pas comme à son de trompe les louanges de Dieu ? Mais pource [pour cette raison] que nous sommes tant sourds et stupides, c'est à bon droit que le prophète les appelle en témoignage, afin qu'elles corrigent notre tardiveté.

Or quant à ce qu'il nomme les cieus des cieus [Il s'agit ici du ciel où Dieu habite avec ses anges et non des Sphères célestes.], il n'y a doute que ne se doive rapporter aux Sphères. [Sphères que parcourent les planètes et les étoiles, selon la vision ancienne « ptolémaïque » du cosmos qu'adopte Calvin ici.] Car les éclipses et autres aspects donnent manifestement à connaître que les étoiles fixes et arrêtées sont plus haut que les planètes, et qu'icelles planètes sont situées en divers cercles ou sphères. Ce n'est pas sans propos que le Prophète magnifie l'excellence de cet artifice en exprimant nommément les cieus des cieus [Redite hébraïque, selon Calvin, pour accentuer l'importance de l'expression.] ; non pas qu'à la vérité il y ait plusieurs cieus [Ce qui, comme nous l'avons vu, n'est pas exact.], mais parce qu'on ne peut assez magnifiquement exalter la sagesse admirable de Dieu, de laquelle il a usé en créant les cieus ; et en ne mêlant point le soleil, la lune et les étoiles confusément les uns parmi les autres, mais en assignant à chacun son propre siège et domicile, et aussi en modérant les cours divers d'icelles [de celles-ci].

Maintenant, comme ainsi soit que sous le nom des Cieus il comprend l'air, ou pour le moins tout ce qu'il y a d'espace depuis la région moyenne de l'air en tirant en haut, il appelle les pluies, les eaux de dessus les cieus. Car il n'y a point de raison de ce qu'aucuns imaginent que les eaux aient leur résidence sur les quatre éléments. Et aussi quand le Prophète dit que ces eaux-là sont de dessus, il dénote assez clairement qu'il parle de la descente de la pluie. Ceux aussi s'astreignent à la lettre d'une façon par trop servile, lesquels imaginent qu'il n'y ait je ne sais quelle mer aux cieus, comme si les eaux étaient toujours la résidentes ; vu que nous savons que Moïse et les Prophètes, afin qu'ils s'accommodent à la capacité des plus rudes, ont de coutume de parler d'une façon populaire. Et pourtant [pour cette raison] ce serait fait tout au rebours de vouloir épilucher ce qu'on trouve en leurs livres selon la règle de philosophie; comme en ce lieu-ci, le Prophète loue ce miracle, que Dieu tient les eaux pendues au ciel ; pource [pour cette raison] qu'il semble être contre nature qu'elles montent en haut ; en après, qu'elles s'arrêtent en un lieu vide, vu néanmoins qu'elles sont fluides et coulantes. Et pourtant [pour cette raison] il est dit en un autre lieu qu'elles sont là enclose comme dedans des vaisseaux (Psaumes 33:7). Ce pendant le Prophète a pris cette façon de parler de Moïse, lequel dit que les eaux ont été séparées d'avec les eaux (Genèse 1:2)<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Jean Calvin, *Commentaires sur le Livre des Psaumes*, Tome Second, Meyrueis, Paris, 1859, p. 585.